

Léopold Hnacipan

Les fleurs de potr
et autres nouvelles



Léopold Hnacipan

Les fleurs de potr
et autres nouvelles





[http : //www.editions-humanis.com](http://www.editions-humanis.com)

mail : luc@editions-humanis.com

© janvier 2016 – Éditions Humanis – Léopold Hnacipan

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation
de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : photographie originale d'Éric Aubry.

ISBN version imprimée : 979-10-219-0300-5

ISBN versions numériques : 979-10-219-0302-9

L'auteur et les éditions Humanis s'associent pour remercier chaleureusement Claudine Jacques et les éditions *Écrire en Océanie*, premières à avoir publié des écrits de Léopold Hnacipan, qui nous ont donné l'aimable autorisation d'exploiter les textes *Atrexetë (Hélène)*, *Le sentier des morts (Au champ d'aloès)* et *Pardon, mon amour*, déjà parus dans leurs publications. Ces textes ont été profondément révisés pour la présente édition.

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 50 notes de bas de page - Environ 153 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Un vendredi treize.....	4
.....	2
Le dos de la chenille.....	9
.....	2
Les fleurs de potr.....	14
.....	2
<u>Entre deux glas.....</u>	<u>23</u>
.....	-
.....	-
<u>Atrextë.....</u>	<u>31</u>
.....	-
.....	-
<u>Le sentier des morts.....</u>	<u>35</u>
.....	-
.....	-
<u>Le rêve de Luengöni.....</u>	<u>39</u>
.....	-
.....	-
<u>Au prix fort du bougna... ..</u>	<u>45</u>
.....	-
.....	-
<u>Pardon, mon amour... ..</u>	<u>51</u>
.....	-
.....	-

Un vendredi treize

En tribu, le vendredi n'est pas un jour ordinaire, surtout quand il est accompagné du chiffre treize. Ce vendredi treize, en plein après-midi, Wathia était occupée à dormir. Quelqu'un ne la connaissant pas aurait pu la croire fainéante. C'eût été une erreur. Vigoureuse et dynamique, elle participait à toutes les activités associatives de la tribu. Elle était toutefois revenue épuisée de chez le petit chef. Les femmes de Hnaeu avaient dû terminer le tressage de la natte, un don qu'elles allaient offrir à la grande chefferie du Lösi, en signe d'allégeance. Elles avaient ainsi œuvré toute la nuit au mépris de leur santé.

Wathia était allongée sur le grand lit conjugal, un lit à baldaquin entouré de vieux meubles. L'ensemble témoignait du séjour d'un missionnaire à la paroisse et de la parole faite à son père qu'un jour son fils reprendrait le flambeau. La promesse avait été tenue et Kamelë, l'héritier de cette lignée de diacres, se servait de la petite chambre comme d'un refuge. Il en avait grand besoin, étant constamment sollicité pour les réunions paroissiales et des discussions sur les sujets aussi divers que graves de la société kanak en mutation.

Wathia suivait son mari partout. Dans la maison comme au-dehors, Madame conduisait Monsieur. Cela plaisait aux fidèles de la paroisse. Les mauvaises langues pourtant, surtout les belles-sœurs de Wathia, avaient fini par leur attribuer le surnom irrespectueux de : « Xojehma¹ » ; ». Elles expliquaient à qui voulait l'entendre que le diacre et son épouse allaient au petit coin en même temps, comme si les phénomènes naturels et biologiques qui les animaient se produisaient de façon synchrone. Cela était venu aux oreilles du couple qui s'en moquait. Cette raillerie, loin de déstabiliser les époux, les avait rapprochés davantage, si bien que Kamelë et Wathia étaient toujours évoqués dans les cérémonies de mariage comme un modèle à suivre.

Cet après-midi d'un vendredi treize, Wathia dormait et le diacre se trouvait à ses côtés. En fin de semaine, Kamelë s'accordait un peu plus de repos. Assis à son bureau, il prenait des notes afin de préparer son prêche du dimanche. Wathia dormait comme une morte, et sa main ballante se détachait presque de son corps pour pendre sur le rebord du lit en s'échappant de dessous le rideau.

Pour une raison mystérieuse, l'esprit du Malin s'empara soudainement du prévôt. Wathia dormait si profondément qu'elle ne sentit pas la manœuvre de Kamelë qui, par jeu et par besoin, avait saisi sa main pour la glisser sous son manou et la poser sur son sexe. Les pensées liturgiques tardant à venir meubler sa page blanche, il accompagna la main de son épouse pour lui faire accomplir quelques mouvements amicaux sur sa verge enraidie.

L'opération était si agréable qu'il augmenta involontairement son rythme et réveilla la dormeuse.

En constatant ce qui se passait, Wathia jeta un cri d'effroi et sauta hors du lit pour enfiler sa robe. Elle se tenait à présent droite, immobile, le regard furieux, et ne semblait garder le silence que pour s'épargner d'offenser le Seigneur par des paroles trop rudes. Le diacre supplia son épouse de regagner le lit pour s'y rendormir. Il espérait sans doute pouvoir achever l'exercice délicieux qu'il avait à peine eu le temps de commencer. Elle ne voulut rien savoir. Ses yeux chargés de colère basculaient du bureau du prédicateur au chambranle de la porte d'entrée, là où ils accrochaient toutes les clés. Elle cherchait le trousseau de la voiture.

Le diacre sembla comprendre ce qu'elle s'apprêtait à faire et il la supplia de rester. Mais le visage de Wathia était un masque de colère et son regard continuait à explorer le chambranle. « J'ai tout vu, dit-elle. Tu as violé ma main pendant que je dormais. Je vais aller me plaindre

¹ Xojehma : caca-pipi.

aux Droits de la femme. » Puis, ayant enfin repéré ce qu'elle cherchait, elle avança d'un pas décidé, décrocha les clés, s'ajusta et sortit.

Le diacre continua ses supplications inutiles bien après qu'elle eut refermé la porte. Puis il prit peur. Les paroles de la réunion du dimanche précédent lui revinrent à l'esprit : « Il paraît que maintenant, on ne joue plus avec les femmes ; », avait dit l'un des participants, l'air désolé. À croire que peu à peu, discrètement, sans que nul ne réalise vraiment ce qui se passait, les femmes étaient en train de ravir la place des hommes, comme par un nouveau caprice de la nature.

La réunion avait eu lieu après le culte. La tribu avait été conviée par un son de conque afin de discuter des droits de la femme chez Amekötine. M. Bruno, un Blanc qui était arrivé à la réunion en même temps que les femmes, avait dit que, désormais, si l'on touchait à un seul cheveu d'une femme, on se retrouvait directement à la prison du Camp-Est, sans même avoir eu le temps de se défendre. Dans la foule, un vieux qui avait l'habitude de boire et de réveiller sa maison à des heures indues avait protesté : « Et si la maman des enfants n'est pas d'accord, on n'a pas le droit de la forcer, même pour une fois ? » « Même pour une fois, pépé, c'est comme ça. Si elle dit non, elle dit non. T'auras qu'à tourner ta manivelle tout seul. » Le groupe s'était mis à rire sous cape. M. Bruno faisait partie de l'association des Droits de la femme. L'importance qu'il accordait à son sujet ne l'empêchait pas de plaisanter. Et quand le vieux avait marmonné une réponse incompréhensible dans sa barbe, M. Bruno avait deviné assez justement de quoi il s'agissait. Il avait insisté : « C'est comme ça, pépé, maintenant, les femmes sont au-dessus des hommes. »

Le vieux Mekune, qui maniait volontiers le sarcasme, était alors intervenu : « Ah, mais si la femme veut être sur l'homme, ça veut dire qu'elle veut que l'homme soit en dessous d'elle, et c'est bon, quand même, pour nous, les hommes... Mais les femmes, attention ! Faut pas être fainéant. Y faut aussi faire bien comme l'homme il fait. Faut aller jusqu'au bout. »

Les hommes avaient pouffé bruyamment. Les femmes qui avaient saisi les paroles de Mekune avaient pressé leurs mouchoirs sur leurs bouches en manquant de s'étouffer. Certaines d'entre elles, qui avaient des liens de cousinage dans l'assemblée et qui n'osaient pas montrer leur liesse en public, s'étaient sauvées derrière la cuisine pour se libérer des spasmes d'hilarité qui les secouaient. Cela n'avait pas empêché leurs gloussements hystériques de parvenir jusqu'à l'assemblée. Un homme leur avait crié de faire moins de bruit et de revenir se joindre au groupe pour partager leurs pensées, si elles avaient quelque chose à dire. Tout le monde savait pourtant très bien de quoi elles riaient.

Sur ce, le vieux Mekune avait cru devoir contribuer davantage à l'animation de l'assemblée : « Houlala ! On dirait que les femmes de maintenant sont plus intelligentes qu'avant. Vous savez, les enfants, si vos mamies avaient su qu'elles pouvaient nous traîner devant le syndic des Blancs, ben-là, y a plus de vieux, ici, à Hnaeu ! Tous les vieux de la tribu pourraient en prison. Toute la bande à eux ! Wanamatra² ; ! c'est moi qui vous le dis. » L'assemblée s'était remise à rire. Mekune avait soulevé ses sourcils de façon comique tout en désignant de la tête un groupe de vieux qui se tenaient un peu à l'écart, et ses grimaces avaient déclenché d'autres fous rires.

Les jeunes voyaient sans doute une bande de vicieux et de filous dans la génération qui les précédait, mais aucun n'avait osé prendre la parole, pas même pour en plaisanter. La coutume était au-dessus de tout, c'était l'âge qui faisait loi. Le silence, dans ce genre de réunion, ne signifiait pas que les gens n'avaient rien à dire. Certainement pas.

Les vieux s'étaient illustrés dans un nombre extraordinaire d'histoires dont les héros avaient souvent mérité une condamnation par le Conseil des Anciens, quand ce n'était pas un séjour en prison. La rumeur disait que l'un d'eux avait eu des relations coupables avec une chèvre et qu'il ne devait son impunité qu'au silence de l'animal.

² *Wanamatra !* : interjection (prononcer « wanamatcha ! »).

Le vieux Mekune, lui-même, avait eu un enfant avec une femme qui avait perdu la raison. Quand la famille de la folle s'était plainte à la chefferie, on avait d'abord décidé de réunir le Conseil des Anciens. Mais quand le chef de clan avait appris qu'elle portait un garçon, il était revenu voir le petit chef pour mettre fin à l'affaire. Cette naissance allait être bénéfique au clan qui manquait cruellement d'héritiers mâles et qui risquait de rompre la chaîne immémoriale de sa lignée. À cette nouvelle, la fierté avait illuminé le visage du vieux Mekune qui avait craint de subir les coups de nerf de bœuf administrés par le Conseil des Anciens en cas de faute. Il l'avait échappé belle. Pour les garçons avides de détails scabreux, le vieux Mekune aimait ajouter, en dansant trois coups sur le sol, que c'était pendant sa traversée du désert. À cette époque-là, expliquait-il aux garçons, les filles se faisaient rares à la tribu. Toute cette histoire n'était plus qu'un lointain souvenir.

Lorsque ces petits récits de vie refaisaient surface, à l'occasion des rassemblements coutumiers et des travaux d'intérêt général, ce n'était pas sans peur ni remord que leurs auteurs les racontaient pour la millième fois, comme une confession qu'ils renouvelaient à l'infini. On n'efface pas le passé. Mais, par bonheur, le rire est un baume efficace sur les vieilles douleurs. Il avait — au moins pour un temps — l'effet de pulvériser leur culpabilité.

Kamelë tremblait de peur depuis le départ de son épouse. Il ne parvint même pas à calmer ses ardeurs par ses propres moyens. Il n'était plus d'humeur. Il se rajusta et s'allongea sur le lit dont il n'était pas sûr de mériter l'héritage. Qu'auraient pensé ses aïeux de son comportement ? Il se sentit mal. Des idées noires lui traversaient le crâne. Il se voyait déjà à la gendarmerie, menottes aux poignets, sommé de s'expliquer sur le geste qu'il avait imposé à son épouse endormie. Il tentait de se construire une défense en usant des mots des Blancs, mais ses arguments s'emmêlaient.

Fiévreux et suant, il entama une prière incohérente qu'il dut abandonner en cours de route, sans qu'elle l'ait vraiment apaisé. La compassion du Seigneur n'était-elle pas sans limites ? Le bien ne triomphe-t-il pas toujours ? Oui, et Dieu, dans les Cieux, reste le seul juge de nos actes... Mais, sur sa balance divine, voler un œuf, c'est voler un bœuf... L'humanité avait chu pour bien moins que ça. Mais, la pomme, Adam ne l'avait pas mangée tout seul. Il ne l'avait même pas cueillie... C'était une machination ourdie par le serpent dont Ève s'était rendue complice...

Son crâne était un champ de bataille que ses pauvres pensées ne parvenaient pas à ordonner. Au fond, Kamelë n'avait pas peur des gendarmes. Depuis 1984, l'année des « événements », les Kanak n'avaient plus peur des Blancs, ni même de l'autorité de l'État. C'était le regard de l'Église et de la tribu que le diacre craignait, et cette crainte était en train de le terrasser.

Exaspéré, il se leva et tenta de reprendre la rédaction de son prêche. Mais rien n'y faisait. Les bonnes idées se cachaient obstinément derrière l'horizon de sa pensée. Kamelë s'affala sur sa chaise, dans la posture qu'il avait au moment où son épouse était partie. Le regard perdu, l'esprit tournant à vide, il sombra peu à peu dans une pénible léthargie.

L'arrivée de Wathia le fit sursauter. Elle avait klaxonné depuis le portail, mais, au lieu d'aller ranger la voiture sous le grand flamboyant, comme elle le faisait habituellement, elle se gara juste devant l'entrée de la maison. Elle avait dans l'idée que son mari n'avait pas bougé et qu'il ne serait allé nulle part avant son arrivée. Elle sortit du véhicule toutes dents dehors, affichant son sourire des grands jours. Elle n'avait plus rien de la femme qui avait quitté son foyer en furie, laissant son mari face à la mort. Elle entra en trombe dans la chambre et le chercha du regard. Les sombres pensées de Kamelë obscurcissaient la pièce. Et, à vrai dire, le jour touchait à sa fin.

Ne sachant que penser de l'arrivée en fanfare de son épouse, il garda un silence prudent, faisant mine de fixer sa page comme un homme occupé. Les yeux de Wathia s'accoutumèrent à la pénombre. Lorsqu'elle constata sa posture, plutôt que de retirer ses claquettes et de ranger

les clés, elle franchit la porte dans l'autre sens, remonta dans la voiture et relança le moteur. Kamelë laissa alors tomber sa copie et sortit en hâte à sa poursuite.

Le voyant devant la porte, le regard paniqué et les épaules affaissées, elle éclata de rire et coupa le contact. Elle avait prévu sa réaction au millimètre près. Elle savait parfaitement qu'il n'avait pas fait avancer son prêche d'une ligne depuis qu'elle était partie. Elle savait qu'il était là pour l'inviter à revenir dans la chambre. Elle sortit de la voiture avec la joie du vainqueur, mais se garda bien de la laisser paraître. Elle suivit Kamelë qui reprit sa place au bureau, ôta sa belle robe et remit ses habits de maison avant de se coucher, accomplissant ainsi le rituel auquel elle se livrait chaque soir. Incrédule, Kamelë suivait ses mouvements du coin de l'œil, ne sachant toujours pas ce qu'il devait en penser et sachant encore moins comment y réagir.

Devinant qu'elle était observée, Wathia ouvrit lentement son sac en pandanus et en sortit des billets de banque. Des liasses de billets de banque, attachées les unes aux autres par des élastiques. Elle finit par soulever son sac pour en renverser tout le contenu. Les pièces s'entrechoquèrent et roulèrent du lit sur le sol, faisant encore sursauter Kamelë dont les nerfs étaient à vif. Il y avait là, étalé sur le lit, une véritable fortune, l'équivalent d'une recette de kermesse !

– C'est quoi, ça ? bafouilla-t-il.

– C'est vendredi treize, répondit calmement Wathia.

Kamelë acquiesça en clignant plusieurs fois des yeux.

– Qu'allons-nous en faire ? demanda-t-il.

Et comme elle haussait les épaules, il insista :

– J'ai consacré ma vie à Dieu. C'est ainsi que nous vivons. Nous ne devons pas nous attacher aux biens matériels.

– Ne t'en fais pas, lui répondit son épouse. Je ne vais pas m'y attacher.

– La vie terrestre n'a pas d'importance, dit-il encore.

– Pourquoi ? Tu vis dans l'espace, toi ?

Kamelë était un homme sage. Il préférait toujours abandonner la partie quand il l'avait mal abordée. C'était indiscutablement le cas depuis le midi.

Wathia jubilait en comptant ses pièces et ses billets. Elle n'avait jamais eu l'intention d'aller se plaindre de l'inconduite de son mari à qui que ce soit, mais il savait très bien qu'elle aurait été capable de le faire si elle avait vraiment été en colère, et c'est avec raison qu'il avait craint pour sa réputation et pour son avenir. Elle en avait profité pour filer au bingo qui se tenait à la maison commune de la tribu, convaincue que la chance serait avec elle. Quand Wahona lui avait demandé pourquoi elle n'arrêtait pas de gagner toutes les mises de la soirée, Wathia lui avait murmuré à l'oreille :

– Je viens de faire un rêve. Je tenais un grand marqueur rouge avec lequel je cochais des numéros.

– Et tu as fait le lien avec les cartes du jeu de bingo ? s'était exclamée sa cousine.

– Net³ ; !

– Mais alors..., pourquoi est-ce que je te vois utiliser un marqueur noir ?

– La pointe rouge..., elle est restée à la maison. *Hohoiosipuakainani*⁴ ; !

Dans la chambre, Kamelë avait renoncé à son prêche et s'était assis sur le lit, à côté de Wathia. Elle entassait les billets sur la petite table de chevet et collait les pièces entre elles avec du scotch.

³ *Net* : absolument.

⁴ *Hohoiosipuakainani* ! : interjection pouvant être traduite par : *haha, saperlipopette* !

– Sept cent mille francs, sans compter les pièces que tu n’as pas collées et les billets que tu n’as pas assemblés, s’exclama-t-il en fermant les yeux, pour bien faire entrer la somme dans sa tête.

Wathia avait tout empoché, la *spéciale*, la *queen*, le *bingo...*, sans compter les petites séries.

– Heureusement que je t’ai fait partir à midi, ricana-t-il. Autrement, tu serais toujours en train de dormir.

– Les voies du Seigneur sont impénétrables ! répliqua Wathia d’un air narquois.

Kamelë ne trouva rien à ajouter. Il soupesait les piles de pièces, en laissant glisser quelques-unes entre ses doigts.

– Fais attention, dit-elle encore. La prochaine fois, j’irai vraiment me plaindre auprès des Droits de la femme.

Puis elle se redressa, faisant rouler les pièces entassées sur sa robe et enlaça Kamelë qui l’embrassa aussitôt avec fougue. Oubliant la broutille du midi, ils se laissèrent tomber sur leur grand lit à baldaquin et firent brûler le feu de leur amour.

Le dos de la chenille

Ce mercredi après-midi, M. Théodore décida d'abandonner ses notes pour aller se promener de l'autre côté de la rivière. Il s'y trouvait un lopin de terre que le Conseil des Anciens de la tribu de Tiéta avait autrefois légué aux enseignants qui voulaient cultiver leurs légumes.

À peine sorti de sa maison, M. Théodore sentit le vent le pousser dans le dos. À l'approche des grandes vacances de fin d'année, il lui fallait calculer les moyennes trimestrielles de ses élèves. Une tâche laborieuse. Ses pieds se mirent à bouger et le guidèrent sur le chemin qui traversait l'allée de faux peupliers ⁵.

Il faisait beau. Le ciel était bleu. Un vent léger faisait frémir les feuilles des arbres. Tout là-haut, entre les deux montagnes qui marquaient l'entrée de la tribu, une buse tournoyait au-dessus de la vallée.

« Ouf ! quelle belle journée ! Qu'il fait bon vivre loin du bruit de Nouméa ! » marmonna-t-il en allant de son train de sénateur.

Arrivé sur le pont, il aperçut la vieille Thérésia.

Elle était en contrebas, sur la berge de la Tiéta. Elle pêchait. Sa gaule était une branche de mimosa choisie et taillée avec soin. Le flotteur était un bouchon de liège provenant de l'une des innombrables bouteilles de vin vides que son mari, Rémy, entreposait dans un coin de la maison. Il n'était pas avec elle, bien entendu. Rémy, un métropolitain originaire de Melun, trônait en chef dans la petite communauté des ivrognes de la région. Il se levait tôt le matin pour aller rejoindre ses complices devant le magasin du village. Dès son arrivée, il y achetait une bouteille dont il acceptait à de rares occasions de partager une faible partie, puis il s'installait à côté de l'étalage de fruits et légumes de l'unique petit marché du village et se bourrait la panse. Une manière comme une autre de se guérir du temps.

Au petit marché, Thérésia vendait les produits de son champ. Personne ne lui faisait de concurrence. Dans la vallée, les gens étaient très occupés à ne s'occuper de rien, ou alors à penser. Beaucoup penser. Tout le monde avait les yeux rivés sur l'usine du Nord. Les petits diplômés du coin voulaient tous avoir un poste à grande responsabilité, et personne ne donnait plus son temps au travail des champs. Seule Thérésia soutenait que la terre pouvait toujours répondre aux exigences de la modernité. Elle pensait que la terre nivelait les situations et les hommes, qu'elle abolit les différences...

M. Théodore la rencontrait souvent de ce côté du pont. Elle allait soigner les bananiers et les ignames qui poussaient sur ses carrés. C'est de là qu'elle tirait toutes ses ressources. Elle n'en avait pas honte.

« Tu sais, Moni ⁶, les jeunes d'aujourd'hui ne veulent plus travailler la terre. Ils attendent toujours une promotion. Ils attendent que quelqu'un vienne leur donner l'argent qu'ils réclament. C'est peut-être parce que nos enfants ont été habitués à ne rien faire. C'est dégoûtant. Ça ne travaille pas, mais ça écoute la musique. Ça fait la politique. Tu vois, mon fils, je ne lui parle plus. Il est déjà grand, maintenant. Mais il n'est pas devenu ce que j'attendais de lui. Je voulais qu'il ait un métier qui rapporte de l'argent, beaucoup d'argent. Ça m'aurait aidé à payer la pension de Myriam. Tu sais, je ne gagne pas beaucoup. Je travaille pour manger, mais aussi pour sentir la vie. Tu vois, nous autres de l'ancienne génération ? Nous avons été habitués à travailler dur par nos parents. Je ne peux pas rester sans rien faire. Autrement, je mourrais. Je vis parce que je bouge tout le temps. Il faut pousser la brouette tous les jours. Même si je crois avoir tout terminé ce que j'avais pensé faire le matin, il y a

⁵ *Faux peuplier* : variété d'érythrines endémique à l'archipel de Nouvelle-Calédonie.

⁶ *Moni* : abréviation de « Moniteur » et surnom que Thérésia donne à M. Théodore.

d'autres tâches à accomplir. Il faut désherber à nouveau. La pluie tombe souvent en ce moment. »

M. Théodore écoutait en silence. Il était fasciné par la façon dont vivait Thérésia, une femme qu'il ne rencontrait jamais dans les journées portes ouvertes de l'école. Il ne la voyait jamais ailleurs qu'à côté du pont. Normal : la famille de M. Théodore vivait à Nouméa, et lui ne venait à Tiéta que le lundi pour repartir le vendredi, après ses derniers cours. Sa femme l'accompagnait parfois dans ses déplacements, mais ils avaient bien peu d'occasions de se mêler à la vie de la tribu. Il arrive que l'on vive les uns à côté des autres sans parvenir à se connaître vraiment.

Et puis, Thérésia avait un emploi du temps très chargé. Par respect, elle ne mettait jamais les pieds dans l'enceinte de l'établissement. Les gens de la tribu avaient leur explication à ce sujet : « L'école est un lieu de savoir, chose qu'elle ne possède pas. » Dieu l'avait ainsi voulu : « Elle n'est bonne qu'à planter le manioc. » C'était écrit, et rien ne pouvait aller à l'encontre de la volonté divine. Thérésia, c'était la génération qui donnait à l'école la même dimension que celle de l'Église.

Des éclats de voix firent sursauter M. Théodore qui tourna aussitôt son visage vers la tribu. L'espace d'un instant, il avait cru se retrouver en pleine nuit, à l'heure du passage des chevaux sauvages, des chats errants, des chiens sans maître et des cris aigus des oiseaux auxquels il ne parvenait pas à s'habituer. Une moto démarra en trombe. M. Théodore eut un mouvement de recul.

Thérésia était indifférente à ce tapage. Elle savait que c'étaient les enfants de la tribu qui se disputaient leurs cadeaux de fin d'année. Elle s'apprêtait à reprendre son bavardage quand elle constata à quel point M. Théodore était mal à l'aise. Elle comprit que les cris sauvages que poussaient souvent les jeunes faisaient peur à l'étranger. Elle retira sa ligne et la rangea dans son seau. Elle y ajouta les carpes et les mulets noirs qui avaient commencé à se dessécher sur les galets brûlants de la berge.

– Je vais vous en donner quelques-uns, dit-elle à l'enseignant.

– Oh... non..., c'est très gentil, mais je ne saurais pas quoi en faire...

Thérésia continuait à lui tendre le seau comme si elle n'avait rien entendu. M. Théodore était très indécis. Il avait peur de vexer la vieille dame en refusant son offrande. Mais il savait qu'elle vivait de très peu. Il ne voulait pas la priver de ses maigres ressources.

– Eh bien... C'est vraiment gentil, alors... je vais prendre le petit, là. Ça sera bien assez pour moi.

Il saisit maladroitement un mulet minuscule qu'il ne savait pas par quel bout tenir. Puis il lança un sourire gêné à Thérésia, la salua et s'empressa de partir pour terminer ses calculs de moyennes, son petit poisson à bout de bras.

Remontant de la rivière, son seau toujours à la main, la vieille se dirigea tout droit vers l'abri de tôles rouillées que son mari avait arrangé au bord du champ, pour se protéger de la pluie, mais aussi, et surtout, des regards.

Pourquoi fallait-il que le temps passe si vite ? Elle était en retard...

Depuis le matin, elle ne se sentait pas bien, à cause du mandat postal du grand-père qui tardait à arriver. Et il y avait autre chose... un sentiment de mal-être inexplicable qui la turlupina. Cette année, elle n'avait pas été assez régulièrement à son champ, à l'heure de l'arrosage. Les melons n'arriveraient sans doute pas à maturité. Un manque à gagner. Thérésia était une femme rigoureuse qui n'aimait pas déroger à la noble charge champêtre que dictaient les cycles de la lune.

Les ombres des arbres indiquaient presque deux heures. Il n'était pas question d'attendre un jour de plus avant de ramer les ignames sur les cordes que son mari avait tendues entre deux

poteaux en guise de tuteurs. Elle pouvait aussi sarcler, mais l'énergie lui manquait, elle se sentait comme en veilleuse. Au lieu de la booster, le soleil qui dominait cette journée radieuse l'anéantissait. L'élan qui la portait habituellement refusait de venir à son secours.

Elle s'assit sur la souche d'un badamier que son homme avait scié pour éclaircir le champ. De là, elle pouvait suivre des yeux la ligne des piquets de bambous qu'elle avait fichés en oblique tout au long des cordes de soutien de sa rangée d'ignames. À ses pieds, les premières tiges étaient sorties de terre. Elle se baissa et commença à les ligaturer, mais une lourde fatigue pesa sur sa nuque et ses gestes répétitifs se firent imprécis. Elle était en train de s'assoupir.

Du coin de l'œil, elle aperçut soudain une chenille minuscule rampant sur l'une des cordes de soutien. Une chenille d'un vert intense, presque fluorescent. Thérésia approcha son visage pour mieux la contempler. La funambule avançait lentement, d'un mouvement mécanique et hypnotique qui capturerait toute l'attention de la vieille femme. La bestiole s'étalait de tout son long sur la corde raide que ses pieds pinçaient en tenaille. Puis elle ramenait son train arrière vers l'avant en tremblant légèrement, se pliant par le milieu d'une façon amusante qui lui donnait l'allure d'une petite vieille courbant le dos. Elle projetait alors sa tête et sa poitrine aussi loin que possible, et se trouvait à nouveau allongée de tout son long, prête à recommencer son numéro d'équilibriste.

Captivée, Thérésia suivait le fil de sa course comme s'il s'agissait de la chose la plus importante au monde. Assise tel un lutin sur sa souche, elle s'abandonna au temps qui déferlait sur elle en une vague paresseuse. Quel transport ! Une brise fragile glissa sur la vallée depuis la montagne. La chaleur du jour se fit soudain plus légère et la fatigue de la vieille femme se mua en un flottement délicieux. La petite chenille était en train de dissiper son humeur misérable. Le temps coulait et Thérésia était de plus en plus en retard. Partout, les tiges d'igname qui avaient percé le sol attendaient de trouver leurs tuteurs. Les plus grandes d'entre elles rampaient déjà sur la terre brûlante et commençaient à dépérir sous le soleil implacable de décembre. Quelle chaleur !

Ravigotée, Thérésia sortit enfin de sa torpeur et se mit à l'ouvrage. Elle termina sa ligne d'ignames et sarcla tout son soûl jusqu'à la fin de l'après-midi.

Elle venait de s'engager sur le chemin du retour lorsque le vrombissement d'un moteur fit trembler l'air. Elle leva la tête en direction de la route et distingua un nuage de poussière à hauteur de son champ. Thérésia tressaillit. Au même moment, le bananier planté au niveau de la barrière de l'entrée frémit sous l'effet d'une secousse. La voiture repartit.

Thérésia ne bougea pas. Elle avait peur. Elle demeura quelques minutes immobile avant de se résoudre à aller voir ce qui s'était passé.

Sur le flanc du bananier, il ne restait plus qu'un moignon. La sève coulait à flots sur les feuilles sèches qui recouvraient le sol. Du régime de poingos⁷, il n'y avait plus trace. Cette vision lui brûla les entrailles. Tant de labeur pour ça ! Elle avait tellement espéré vendre ses bananes et ses melons ! Ce n'était pas la première fois qu'un tel acte était commis à son encontre. Elle ne le disait jamais à personne, de peur de faire des histoires à la tribu.

Son regard alla instinctivement vers les autres bananiers qui surplombaient le champ de leurs grosses feuilles. Il restait des régimes de bananes-dessert dont les fruits n'étaient pas entièrement parvenus à maturité. Mais ils pouvaient déjà être cueillis. Il lui fallait les couper si elle voulait profiter du prochain passage du colporteur.

Elle administra quelques coups de sabre. Deux régimes. Ils lui rapporteraient autant que le régime dérobé. Elle piqua ensuite son couteau dans le sol et s'assit sur les feuilles de bananier sèches. Elle suait aussi fort que si le soleil était toujours à pic. Elle s'essuya la commissure des lèvres avec le pan de robe qui lui recouvrait le sein. Elle s'aperçut qu'elle bavait. Puis elle regarda longuement ses deux régimes en pesant leur valeur. Combien lui fallait-il encore pour

⁷ *Poingos* : bananes à cuire.

les besoins de la maison ? « Ô ciel ! souffla-t-elle. Et la pension de Myriam, et la calculatrice qui fait des graphiques, pour les cours de M. Théodore ? » Tout ça lui retournait le ventre.

Le combat pour la vie a besoin d'une cause juste. Il lui fallait résister. Elle se releva d'un bond et transporta le premier régime vers le bois noir. Le point de ralliement. Elle revint ensuite pour chercher le second. Puis elle détacha les mains des bananes de la nervure principale et les enfonça dans des grands sacs qu'elle avait tirés de sous une pierre. Myriam viendrait l'aider à transporter tout cela.

Une fois l'ouvrage achevé, elle s'étira et prit un peu de repos sur les feuilles de cocotier qui jonchaient le sol. Elle allait s'endormir, assommée par sa longue journée et par le sang qui lui martelait les tempes, lorsqu'un nouveau bruit de moteur la fit sursauter. La voiture ralentit en parvenant à sa hauteur. De l'habitacle, les occupants lui firent de grands signes pour la saluer. Cette fois-ci, Thérésia était bien visible de la route. Quelques-uns lui crièrent des mots gentils en agitant haut la main.

Elle eut peine à penser que cette même voiture s'était arrêtée une heure plus tôt pour lui voler un régime de bananes. Elle s'essuya seulement le visage et ravala sa misère. Quelle honte, se dit-elle ! Que Dieu les bénisse !

Elle se leva avec difficulté et partit vers la rivière qu'elle traversa avec prudence, son seau de poissons à bout de bras. C'était le chemin détourné. Elle ne voulait pas emprunter la grande route et se faire voir par les gens du village qui montaient vers la chaîne centrale. Le soleil était déjà derrière les montagnes.

À quelques pas de la maison, Myriam vint à sa rencontre avec le sourire des jours heureux.

– Maman ! C'est Madame qui m'a amenée à la maison ! lui cria-t-elle.

– Quelle Madame ?

– Mme Nathalie. Elle s'est arrêtée toute seule. Je n'ai même pas fait du pouce⁸.

– C'est bien, ma fille... et le mandat de Hao⁹ ; ?

– La madame de la poste n'a rien donné. Elle a dit seulement que le papier allait arriver tout seul. Hao peut aller lui-même le toucher à la poste mobile qui passera à la maison commune mardi, ou bien jeudi de la semaine prochaine.

– Ah bon ! Ça fait quand même un bon bout de temps que grand-père espérait ça ! Et Maciri ?

– Il est avec Raymond et les garçons de l'école du dimanche. Ils allument des feux d'artifice et des pétards vers la maison commune. Il est même monté sur le quad de Julie !

– C'étaient eux qui criaient tout à l'heure comme des fous ? ... Ça veut dire qu'il n'était pas parti avec toi pour aller à la poste ?

– Non.

– Laisse... il va m'entendre. Prends le seau et va nettoyer les poissons. C'est notre manger de ce soir.

Lorsqu'elle parvint sous la tonnelle, Thérésia poussa un cri d'étonnement et de frayeur. Il y avait là plusieurs cartons de vivres et de jouets pour enfants. Un trésor. Un stock énorme !

Elle se tourna vers sa fille pour lui demander des explications. Myriam resta muette. Elle était aussi interloquée que sa mère qui n'avait jamais vu autant de richesses à la maison. « C'est pas moi, mam... »

La voix du grand-père fusa alors de la case : « Mme Nathalie a descendu la petite et lui a dit d'aller jouer. Puis elle a ouvert son coffre et a débarqué tous ces cartons en nous souhaitant joyeux Noël. Elle m'a aussi remis ça : tiens. »

⁸ *Faire du pouce* : faire de l'auto-stop.

⁹ *Hao* : grand-père.

Thérésia déchira l'enveloppe que lui avait tendue le grand-père. Elle contenait plus d'argent que le mandat qu'elle attendait. Était-ce un don de Dieu ? Non... c'était un geste du cœur. Thérésia n'en revenait pas. Elle resta plantée là, ne sachant quoi faire. Les frasques de son mari qui n'était toujours pas revenu de Voh, le régime de poingos volé, et toutes les misères du monde n'avaient plus aucune importance. Tout cela venait de s'évanouir comme la rosée sous le soleil du matin. Le paradis était sur Terre... Et chez Thérésia, plus encore que d'habitude, un bonheur paisible et puissant recouvrit tout ce qu'il restait du jour.

Un peu plus loin, dans la maison de M. Théodore qui venait tout juste de rentrer du travail, Mme Nathalie faisait cuire un petit poisson.

Les fleurs de potr

Lorsque Ngönale était parti de la maison, il avait d'abord fait plusieurs tours du petit rond-point devant notre villa, avant de rejoindre la grande route. « Zanakano, je t'aime ; », avait-il hurlé à tue-tête pendant que son image s'était incrustée dans mon âme.

Nous venions de nous marier. Ça n'excusait pas son extravagance ni cette façon d'offenser la coutume qui me faisait honte. Mais pour Ngönale, ça n'était qu'un moyen de me prouver qu'il m'aimait très fort. À vrai dire, je n'avais jamais douté de ses sentiments, même si nous avions été mariés par la coutume. Je ne le connaissais pas avant de l'épouser. Je ne l'avais jamais vu. Il appartenait pourtant à la tribu voisine, mais les générations qui nous avaient précédés ne s'aimaient guère. Une haine ancestrale nous avait encouragés à nous regarder en chiens de faïence. Les gens de chez moi détestaient les gens de chez Ngönale.

Le matin de ce jour-là, un mardi, jour de l'arrivée des bateaux au port de Wé, Ngönale et moi portions chacun une couronne de potr¹⁰ à nos cous. Les fleurs blanches sentaient fort. Mon mari s'était levé très tôt pour les confectionner.

Tout en faisant le fou dans sa voiture, il avait ri aux éclats en se balançant sur le volant, puis avait soulevé sa couronne pour montrer qu'elle était identique à la mienne. « Nous deux, jusqu'à la mort, Hahaé... » avait-il crié par la fenêtre à la terre entière, la tête poudrée par la poussière que soulevaient ses dérapages.

J'étais heureuse. J'avais tout ce qu'une femme peut attendre d'un homme. J'étais toute propre dans mes beaux habits neufs offerts par Ngönale la veille. Il était rentré assez tôt après son chantier de débroussaillage au col Boula et s'était arrêté chez Pahnahna pour m'acheter une robe. Une commande qu'il avait passée bien auparavant pour la fête des Mères. Pahnahna lui avait également vendu un collier de coquillages et de graines du Vanuatu que j'avais mis par-dessus ma belle robe.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>

¹⁰ Potr : fleur d'un arbre appelé « bois de pétrole » (*Fagraea Schlechterii*) avec laquelle les gens de Lifou confectionnent des couronnes. Le potr ressemble beaucoup à la fleur de Tiaré.